

MEMORIAL NECROLOGIQUE.

Nous lisons dans le *Courrier de St. Hyacinthe* :

« La tombe vient de se fermer sur une femme éminemment distinguée. Dame Louise-Henriette Boucher de LaBroquerie, veuve Charles Taché, est décédée à Boucherville, le 23 juillet courant, à l'âge de 73 ans.

« Devenue veuve en janvier 1826, elle laissa la paroisse de Kamouraska pour venir résider avec son frère, M. Boucher de LaBroquerie, à Boucherville, son village natal. C'est là qu'elle passa sa vie, résignée à toutes les épreuves et donnant l'exemple des plus hautes vertus.

« M^{de}. Taché possédait tous les charmes de la conversation, et son esprit fin et délicat se trouvait à l'aise au milieu d'une société d'élite. Douée d'une belle intelligence, elle parlait à la fois de littérature, d'histoire, d'astronomie, et elle savait conquérir l'estime de l'homme érudit, comme aussi son sens droit la rendait la conseillère de ses amies.

« Mère de Sa Grandeur Mgr Taché, évêque de St. Boniface, du chevalier J. C. Taché, député ministre de l'agriculture, et de L. Taché, écuyer, notaire et shérif, elle eut pu s'enorgueillir de ses enfants si son esprit profondément religieux ne lui eût fait un devoir de pratiquer l'humilité.

« Bien des pleurs accompagneront cette femme forte dans la tombe. Cette mère au cœur sensible et compatissant est allée recevoir au ciel la couronne due à ses mérites, à ses sacrifices, et à sa sainteté.

Les funérailles ont eu lieu à Boucherville au milieu d'un grand concours de clergé et de fidèles.

La nouvelle de la nomination de Mgr. Guibert, archevêque de Tours, au poste éminent d'archevêque de Paris, est confirmée et il n'y a plus d'extravagance à la tenir pour certaine.

Le successeur de l'infortuné Mgr. Darbois a soixante-neuf ans. Il avait été préconisé évêque de Viviers en 1842. En 1857, il succédait, en qualité d'archevêque de Tours, à Son Eminence le cardinal Morlot, nommé archevêque de Paris.

Mgr. Guibert appartient à la congrégation des Oblats de Marie Immaculée, et l'honneur qui vient de lui être décerné rejait sur tous les membres de cet ordre religieux si méritoire, qui a rendu et qui rend encore tant de services à la religion et à la société.

On dit que Mgr. Guibert est très-aimé du saint Pie IX, qui n'a pas l'habitude de mal placer sa confiance; s'il en est ainsi, sa promotion sera bien vue par tous les catholiques de la France.

La congrégation des Oblats compte plusieurs de ses membres dans l'épiscopat. Dans les seules provinces de la confédération canadienne, il n'y en a pas moins de cinq : Mgr. Guigues, évêque d'Ottawa; Mgr. Taché, évêque de St. Boniface; Mgr. Grandin, son coadjuteur; Mgr. Clut, vicaire apostolique du grand district d'Athabaska.

Puisque nous venons de parler des évêques Oblats, citons un charmant passage des *Vingt années de missions* de Mgr. Taché, celui dans lequel l'éminent évêque de St. Boniface raconte un entretien qu'il eût, à Marseille, avec le vénérable fondateur de la congrégation des Oblats, Mgr. de Mazenode. Cette citation a d'autant plus d'apropos qu'il y est, incidemment, question du nouvel archevêque de Paris :

« Je ne vous parlerai pas des émotions de mon âme lorsque je me présentai devant notre Supérieur-Général; mais laissez-moi rapporter à la Congrégation un des entretiens dont il m'honora :

« Tu seras évêque. »

« — Mais, Monseigneur, mon âge, mes défauts, telle et telle raison... »

« Le Souverain Pontife t'a nommé, et quand le Pape parle, c'est Dieu qui parle. »

« — Monseigneur, je veux rester Oblat. »

« — Certes, c'est bien ainsi que je l'entends. »

« — Mais, la dignité épiscopale semble incompatible avec la vie religieuse! »

« — Comment! la plénitude du sacerdoce exclurait la perfection à laquelle doit tendre un religieux! »

« Puis, se dressant avec la noble fierté et la religieuse grandeur qui le caractérisaient, il ajouta : « Personne n'est plus évêque que moi, et, bien sûr, personne n'est plus Oblat non plus. Est-ce que je ne connais pas l'esprit que j'ai voulu inspirer à ma Congrégation? Tu seras évêque, je le veux; ne m'oblige pas d'en écrire au Pape, et tu n'en seras que plus Oblat pour tout cela, puisque, dès aujourd'hui, je te nomme supérieur régulier de tous ceux de nos frères qui sont dans les missions de la Rivière-Rouge. »

« Des larmes abondantes coulaient de mes yeux, les battements de mon cœur voulaient briser ma poitrine. »

« Console-toi, mon fils, me dit encore ce bon Père en m'em-

« brassant avec tendresse; ton élection, il est vrai, s'est faite à mon insu, mais elle paraît toute providentielle, et sauve les missions dans lesquelles vous avez déjà tant travaillé. Des lettres m'avaient représenté ces missions sous un jour si défavorable, que j'étais déterminé à les abandonner et à vous rap-

« peler tous; la décision en était prise au Conseil, lorsque j'ai appris ta nomination à l'épiscopat. Je veux que tu obéisses au Pape, et moi aussi je veux lui obéir; puisque le vicaire de Jésus-Christ a choisi l'un des nôtres pour conduire, plus tard, cette Eglise naissante, nous ne l'abandonnerons pas. Je me donnerai la consolation de te sacrer moi-même, et Mgr. Gu-

« bert, qui est aussi Oblat, partagera mon bonheur. »

« Voilà une partie de l'entretien qui fit que, le 23 novembre 1851, le Père Taché recevait, dans la cathédrale de Viviers, la consécration épiscopale, des mains de notre Illustrissime et bien-aimé Fondateur et Père, Mgr. de Mazenode. »

ÉPISEME DE L'ÉMEUTE.

Il y a quelques jours, une rumeur qui s'est malheureusement bientôt confirmée, a mis en émoi la vingt-cinquième rue, à New-York. Une foule considérable étant réunie aux abords de la maison No. 222. Voici ce qui était arrivé.

M. Edward J. S. Gaffney, qui habitait cette maison, était membre de la compagnie H. du 2^e régiment de la garde nationale. Mercredi, dans la matinée de l'émeute, sa jeune femme, alarmée des bruits menaçants du dehors, après avoir épuisé tous les moyens de persuasion pour le détourner d'aller rejoindre son régiment, finit, de guerre lasse, par l'enfermer à double tour dans sa chambre. Gaffney, pensant laisser passer l'orage conjugal, et ne se figurant pas, d'ailleurs, qu'il y eût rien de sérieux à attendre, se jeta sur son lit en riant des craintes affectueuses de sa femme,—et s'endormit. Quand il se réveilla, la fusillade était finie, et il y avait des morts et des blessés dans

le 9^e. Toute la soirée il fut en proie à une agitation fébrile, qui, depuis, n'a fait que s'aggraver, au point de donner de vives inquiétudes pour sa raison. Enfin, sachant que son absence était l'objet de commentaires fâcheux parmi ses camarades, son exaltation ne connut plus de bornes; vers midi, pendant le déjeuner de famille, il se leva soudainement, tira un rasoir de sa poche, et s'en porta un coup terrible à la gorge. On courut aux secours; le docteur Ed. Bradley fut sur les lieux en un instant; deux autres médecins arrivèrent presque en même temps; mais déjà il était trop tard. Le malheureux Gaffney expira entre les bras d'un de ses amis, M. Stephens, qui se trouvait là par hasard. On conçoit la douleur de la malheureuse jeune femme, qui, par excès de sollicitude, avait causé la mort de son mari. M. Gaffney était un jeune homme plein de courage et de fierté; il n'a pu supporter l'idée du déshonneur. Il était estimé et aimé de tous ceux qui le connaissaient. Sa triste fin a causé une profonde et douloureuse sensation non seulement dans le 9^e régiment, auquel il appartenait, mais encore dans toute la partie de la ville où il avait sa résidence.

UNE LEÇON DE MORALITÉ.

On lit dans un journal parisien :

Un incident assez insignifiant en lui-même, mais intéressant par les commentaires auxquels il a donné lieu, vient de se produire en Angleterre.

Les troupes anglaises avaient rapporté de l'expédition d' Abyssinie, dirigée par Lord Napier, une couronne et un calice en or d'une facture assez curieuse. Les possesseurs de ces objets offrirent au British Museum de les acquérir. L'administration de cet établissement refusa cet achat.

Ce refus, bientôt connu du public, excita quelque étonnement. Les journaux s'en mêlèrent; on demanda des explications au Musée Britannique, qui répondit que la couronne et le calice abyssiniens n'ajoutaient rien à la valeur de ses collections.

La réponse fut trouvée évasive, et les attaques contre le Musée continuèrent. Enfin, vendredi, le 21, plusieurs députés entreprirent de la question la Chambre des Communes et interpellèrent le gouvernement. C'est ici que l'affaire a pris un intérêt général.

M. Gladstone a dit hautement qu'il approuvait en tous points la conduite du Musée Britannique. Il est allé plus loin. Il a déclaré que la couronne et le calice ayant été « volés » pendant la guerre ou après la victoire, devaient être restitués aux Abyssiniens.

Il a protesté ensuite contre les prises de guerre que se permettent les soldats victorieux, et exprime très-vivement la pensée qu'il y a lieu d'inaugurer dans cette matière des principes plus conformes à la civilisation moderne.

Evidemment ce langage a été inspiré à M. Gladstone par le spectacle scandaleux donné par l'armée prussienne dans la dernière guerre. Comme tous les honnêtes gens de l'Europe, il a été indigné de ce pillage effréné et de cette transformation d'une armée civilisée en hordes de sauvages ne faisant la guerre que pour remporter du butin. Il a trouvé honteux cet enlèvement de mobiliers tout entiers, pendules, glaces, meubles de tout genre, linge, matelas... le tout soigneusement emballé, chargé sur des wagons et expédié en Allemagne par des trains spéciaux, fournis par le gouvernement pieux du roi Guillaume.

Sans doute, M. Gladstone n'a pas prononcé le nom de la Prusse, mais il l'a fait venir à l'esprit de tous ses auditeurs et de tous ses lecteurs. Pour être indirect, son blâme n'en est pas moins indigné et précis.

Peut-être les Allemands ont-ils la conscience assez cuirassée pour essayer de se montrer insensibles à ce blâme. Il est bon cependant que cette fétidité de leur conduite soit tombée du haut de la tribune britannique.

L'Univers publie une nouvelle pétition d'évêques à l'Assemblée, en faveur du rétablissement du pouvoir temporel; elle est signée des noms de Mgr l'archevêque de Tours et ses suffragants, parmi lesquels figure l'un des candidats de l'Union parisienne M. Ereppel, en voici le passage le plus saillant :

« Au reste, messieurs quand nous demandons que vous interveniez pour faire rendre justice au chef de l'Eglise son indépendance avec sa souveraineté, il est bien évident que le choix des mesures à prendre est laissé à votre sagesse. Nous connaissons toute l'étendue des malheurs de notre patrie et nous en souffrons plus que nous ne saurions l'exprimer. Il faudra du temps à la France pour panser ses blessures, beaucoup de courage et de vertu pour se relever. Mais, sans recourir à l'emploi de la force, n'y aurait-il pas des moyens également décisifs pour obtenir la réparation des injustices et le respect des traités? La question dont il s'agit est une question européenne, générale, dont l'apaisement importe aux puissances catholiques et à toutes celles qui, parmi leurs sujets comptent de nombreux catholiques. Ne serait-il pas possible et même facile d'établir un accord entre ces différents Etats, de prendre des résolutions communes, et d'amener ainsi, par une irrésistible influence, le gouvernement italien à la restitution des droits qu'il a usurpés sur le chef de l'Eglise? C'est à la France qu'il appartient, en sa qualité de fille aînée de l'Eglise, de provoquer et de procurer cette entente. »

Il ne s'agit donc plus d'une nouvelle expédition à main armée contre l'Italie, ou se contenterait d'une simple intervention diplomatique.

La Commune avait délégué à la mairie de Montrouge, pour l'administrer, quatre individus qui ont acquis une triste célébrité : c'étaient Avoine, père et fils, Billioray et Martellet. On sait que les trois premiers ont été arrêtés; le quatrième avait échappé, jusqu'à ce jour, à toutes les recherches. Nous apprenons que des agents de la police secrète viennent de l'arrêter, après avoir découvert, d'une manière assez bizarre, le lieu où il se réfugiait. Le citoyen Martellet avait un chien qu'il amenait avec lui, tous les jours, à la mairie, dans son cabinet de délégué, si bien que les employés, en voyant l'un ou l'autre, ne manquaient pas de se dire entre eux : « Voici Martellet et son chien! »

Or, ce chien, depuis la décadence de son maître, venait de temps en temps faire des visites à l'hôtel de la mairie. « Tiens! se disait-on alors, le chien de Martellet! » Des agents ayant entendu ce propos, se mirent, avant-hier, à suivre l'animal, qui, après plusieurs détours qu'il fit, à gauche et à droite de la place de la mairie, se dirigea en toute hâte vers la rue Alésia. Les agents, ayant remarqué la maison où il entra, s'y présentèrent de grand matin et trouvèrent l'ancien délégué de la Commune au fond d'un jardin, lisant fort gravement un journal, son chien étant couché à ses pieds. Il ne fit aucune résistance et fut conduit au dépôt de la préfecture dans une voiture de place, sans proférer une seule parole.

FAITS DIVERS.

Le célèbre procès Tichborne coûte £1,000 sterling par jour. Une somme de £140,000 a été souscrite pour aider le demandeur à poursuivre son procès.

Durant le siège de Paris, un seul pigeon a apporté dans la ville 500 pages de dépêches officielles, et 15,000 dépêches privées.

Le messenger de la banque de New-York a été terrassé, samedi, et volé de \$30,000 en bons du gouvernement. Les voleurs se sont échappés.

PEGASE.—Un cheval a parcouru en 27 minutes et 40 secondes la distance de 10 milles, ces jours derniers, à St. Hyacinthe. Ce cheval est le *Black Hawk*, de Québec, acheté par M. Morris, propriétaire de l'Hippodrome St. Charles. Le coursier était conduit par un jeune homme aussi de Québec.

Une note statistique sur les 64 ballons que Paris a lancés dans les airs, du 23 septembre 1870 au 28 janvier 1871, dit qu'ils ont emporté 9,000 kilogrammes de dépêches ou 3 millions de lettres, 91 passagers et 354 pigeons voyageurs.

Cinq aérostats sont tombés aux mains des Allemands : la *Bretagne* à Verdun, la *Galilée* à Chartres, la *Daguerre* à Férières, la *Ville-de-Paris* à Wetzlar (Prusse), et le *General-Chanz* à Rotttemberg (Bavière). Le *Jacquet* et le *Richard Wallace* se sont perdus en mer. La *Ville-d'Orléans* a traversé la mer du Nord et a touché terre en Norwège, après avoir parcouru 1,600 kilomètres en quinze heures.

MORT ÉTRANGE.—Le *London Free Press* rapporte un cas tout à fait singulier de la mort d'un enfant, arrivé à Westminster. M^{de} Walker s'absentant de la maison pour quelques minutes, avait laissé son jeune enfant endormi dans son berceau. A son retour elle trouva un chat, qui se tenant sur la poitrine de l'enfant, respirait son haleine. Elle s'empressa d'éloigner l'animal, et s'aperçut, à sa grande terreur, que l'enfant ne respirait plus. C'est la première fois que l'on entend parler d'une mort arrivée sous des circonstances aussi étranges.

PENDAISSON.—On lit dans le *Globe*, de Londres : Un savant professeur a publié un écrit sur un sujet assez étrange. Cet écrit est intitulé : *Pendaison*. Charles Lamb a publié autrefois une lettre fort amusante signée « Panalis », sous ce titre : « Des inconvenients qu'on éprouve quand on est pendu. »—Le professeur, lui traite sa matière d'une façon qui n'a rien de plaisant ni de badin. Elle a sans sa plume toute la gravité et l'importance d'une étude scientifique. On sait que, dans tous les cas de mort par suspension, la vie s'éteint par l'action d'une de ces trois causes : suffocation, apoplexie ou dislocation de la colonne vertébrale.

Bien que plusieurs circonstances puissent contribuer à produire un de ces résultats, la cause la plus directe est la longueur de la corde ou, pour parler plus exactement, dans la hauteur de la chute. Naturellement, la mort produite par la dislocation des vertèbres est instantanée. Elle peut être un peu plus tardive dans les deux autres cas. Le but du professeur en question est donc de s'assurer, avec toute la précision que permet la recherche scientifique, le moyen précis d'obtenir cette solution instantanée.

Or, ses études l'ont mis à même de déterminer une certaine formule qui résout la difficulté. En divisant par cette opération le nombre de livres que pèse le patient, on obtient un quotient qui exprime en pouces la longueur de la corde qui doit servir au supplice. Cette découverte est de nature à intéresser vivement le monde scientifique, et fournira un pendant remarquable au traité de De Quincey; *Du meurtre considéré au point de vue des beaux arts*.

On lit dans l'*Emancipation Belge* du 1^{er} juillet :

« Mercredi (28 juin) est sorti des Catatombes, à Paris, près de l'hôtel de Cluny, un pauvre diable qui, mourant de faim et de lassitudes, venait se constituer prisonnier; depuis le 24 mai il errait dans les souterrains : plusieurs fois les agents avaient passé près de lui sans l'apercevoir. Il avait vu ses compagnons faits prisonniers un à un, et avait assisté à l'agonie de ceux que n'avait pas pris la police. »

« Terrible souvenir que conservera du mois de juin 1871 cet infortuné, s'il survit aux désordres causés à sa santé par les privations et l'épuisement. »

« Quand il est sorti des souterrains, pâle et horriblement décharné, avec ses habits sales et en lambeaux, il avait véritablement l'air d'un fantôme fédéré, il avait jeté son fusil depuis longtemps. »

LE SUICIDE DU SECRÉTAIRE HILL.—M. G. W. Hill, secrétaire privé du Lieutenant-Gouverneur, a été trouvé mort, dans un champ à environ un mille de la résidence de Son Excellence, à Silver Heights. Selon toute apparence, il s'est suicidé. Il avait le crâne fracassé d'une balle, et tenait un revolver à la main. Le coup a dû être tiré dans le front. La veille au soir, il était au voyage de plaisir, à bord de l'*International*, et semblait s'amuser très-bien. Il a laissé le vapeur vers minuit et demi, et s'est fait conduire à Silver Heights. D'après les nouvelles que nous avons, il serait entré dans sa chambre, aurait adressé quelques lettres et paquets, et serait ensuite sorti par la fenêtre. Tout le monde attribue cet acte à un dérangement momentané de ses facultés mentales. C'était un jeune homme doux, jovial, affable, et qui, pendant son séjour à Manitoba, avait conquis l'estime générale. Il appartenait à une famille très-respectable de la Nouvelle-Ecosse, et avait été faire une partie de ses études en Suisse et en France. Il est facile de comprendre la douleur qu'éprouveront ses parents à la nouvelle de sa fin tragique.—*Le Méts*.

TRÈS-GALANT.—Un jeune noble français, étant venu rendre visite aux illustres exilés de Chischurst, demanda à l'ex-Impératrice Eugénie ce qu'il lui apportait de Paris lorsqu'il reviendrait. « Rien, répondit Eugénie; » mais aussitôt, elle ajouta : « cependant, il y a une chose que j'aimerais. Apportez-moi une rose du jardin des Tuileries. » Le jeune Français promit d'exécuter cette commission qui lui paraissait facile, et partit. Quelques jours après, il reparut à Chischurst et présenta une étui de maroquin pourpre à l'impératrice. Cet étui contenait la Rose d'Or, donnée par le Pape à Sa Majesté et que le jeune homme avait apportée « des Tuileries. »

Quel moyen il a employé pour se procurer cet objet? on ne le saura jamais. Mais une chose bien connue, c'est la joie que l'illustre Dame éprouva en recevant ce souvenir qu'elle avait reçu aux jours de sa grandeur.

NAISSANCE.

A Ste. Scholastique, le 3 juillet, la Dame de A. Fortier, Ecuier, Notaire, maître de Poste, a mis au monde un fils.